

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 6

Artikel: Sean Penn l'indomptable
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sean Penn l'indomptable

Il aurait pu briguer le titre de meilleur acteur de sa génération, celle des années 80. Mais cela ne lui a pas suffi. Après avoir failli confondre sa vie et ses rôles, Sean Penn est passé de l'autre côté de la caméra, de manière exemplaire. Depuis, il choisit ses films avec exigence et passion. Portrait du nouveau porte-parole de Woody Allen.

Parlez-nous du personnage de Hattie, la jeune femme muette amoureuse d'Emmet Ray. C'est un personnage fondamental, non ?
 Tout à fait. Je voulais créer un personnage qui ne soit pour Emmet l'objet d'aucune compétition. Face à elle, il peut parler de tout, de sa vie, de son travail, de ses qualités, de son génie, alors qu'elle ne parle pas du tout. Elle ne fait que l'idolâtrer, l'écouter parler et faire de la musique. Elle est la chose la plus douce (sweet) du monde. Emmet ne supporte pas de développer à son tour des sentiments à son égard. Il la méprise, il la trompe. Un jour, enfin, elle lui offre un cadeau d'anniversaire, une paire de gants en daim avec une carte où est écrit en toutes lettres le mot «amour». Là, Emmet se sent mal, physiquement. Dès le moment où Hattie commence à représenter quelque chose pour lui, il ne peut le supporter et il la quitte; ou plutôt il la fuit.
 Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il comprendra son erreur. Lui qui ne se fie à personne, qui porte toujours un revolver sur lui pour se défendre, qui abandonne toujours les femmes qu'il rencontre pour ne pas se sentir emprisonné, il avait enfin rencontré quelqu'un qui représentait la douceur et la soumission, une femme qui n'était peut-être pas belle comme Blanche, mais magnifique à travers le regard qu'elle posait sur lui. Elle était la seule à qui il pouvait se fier. Il l'aime, mais il le réalise trop tard. Son comportement détestable l'a éloignée de lui à jamais.

Parlez-nous de Dick Hyman, qui a ici arrangé ou composé la plupart des morceaux du film.
 Dick Hyman a plus ou moins 70 ans maintenant. C'est un pianiste extraordinaire, capable de jouer à la perfection «à la manière de» Jelly Roll Morton, de Bud Powell, ou de Thelonious Monk. Il est tout aussi brillant pour les arrangements. Il est capable de vous les faire «à la manière» du Hot Club de France ou de Fletcher Anderson. Et c'est toujours aussi parfait. Ainsi depuis «Zelig» (1983), chaque fois que je fais un film qui a besoin de musique – pas celle, s'entend, que je choisis moi-même dans ma discothèque, mais une musique composée ou arrangée expressément pour le film, une chanson par exemple – c'est à lui que je fais appel. Quand j'ai décidé de créer un personnage de guitariste de jazz, il me fallait quelqu'un pour jouer de la guitare. Je lui ai demandé qui était le guitariste actuel qui aurait le talent d'un Django Reinhardt, il m'a tout de suite trouvé Howard Alden et il a formé Sean Penn à faire parfaitement semblant de savoir jouer comme Alden. Sean a d'ailleurs exaucé tous mes vœux! ■



Par Norbert Creutz

Toute cinéphilie se confond plus ou moins avec les visages d'acteurs condamnés à rester nos contemporains. Avoir eu vingt ans dans les années 1980, c'est, pour le meilleur et pour le pire, avoir fait son apprentissage avec une génération d'acteurs lancés très jeunes sous les feux des projecteurs, de Matt Dillon à John Cusack, en passant par Tom Cruise, Michael J. Fox, Matthew Modine, Robert Downey Jr, Nicolas Cage, Kevin Costner et d'autres encore. Période faste, si l'on regarde en arrière, mais qui aurait pu le deviner? Et qui aurait pu prédire l'émergence de l'un plutôt que de l'autre comme star ou, mieux, comme acteur-auteur? A l'heure qu'il est, seul Sean Penn (talonné par Johnny Depp) peut prétendre à une catégorie à part: celle des acteurs qui marquent de leur personnalité le moindre film dans lequel ils apparaissent.

Deuxième des trois fils d'un acteur-réalisateur peu connu, Leo Penn, et d'une ancienne actrice, Eileen Ryan, Sean Penn, né le 17 août 1960 à Burbank, près de Los Angeles, pouvait difficilement échapper au cinéma. Au collège, il fréquente, avec son frère Chris, les deux fils cadets de Martin Sheen, Emilio et Charlie. Le quatuor s'amuse à tourner des petits films avec leurs caméras super-8. Sean renonce à s'inscrire à l'université pour embrasser le métier d'acteur. A l'âge de 19 ans, il fait ses débuts de professionnel à la télévision. Il aurait pu y rester si un premier sursaut d'ambition ne l'avait poussé à s'installer à New York. Là, il décroche un rôle dans une pièce *off* Broadway, «Heartland», directement responsable de son engagement pour son premier film, «Taps» de Harold Becker (1981).

Point de mire des «grands»

Derrière Timothy Hutton, vedette de cet excellent drame sur les jeunes recrues



Ci-contre et en haut, à droite:
La lunaire Hattie (Samantha
Morton), victime de la séduction
d'Emmet (Sean Penn)

ton, pour «Le jeu du faucon / The Falcon and the Snowman» (1984), histoire de deux traîtres à la patrie qui confronte l'idéalisme de l'un à la débrouillardise canaille de l'autre.

En enfer avec Madonna

C'est à cette période que Sean Penn commence à avoir de sérieux problèmes d'image : petite frappe à l'écran, il entretient des relations conflictuelles avec la presse. Tout se complique à l'époque de «Comme un chien enragé / At Close Range» (1986), de James Foley, dans lequel Sean et son frère Chris jouent deux demi-frères mis en présence d'un père criminel. Il vient de rencontrer Madonna, c'est le coup de foudre et le mariage. Mais autant elle est avide de publicité, autant lui la fuit, et les débordements violents s'ensuivent. Un mauvais film d'aventures en commun («Shanghai Surprise», de Jim Goddard, 1986) et un mois de prison ferme plus tard, c'est la rupture.

Après ces égarements, Penn se reprend en imposant Dennis Hopper, alors en disgrâce, comme réalisateur de «Cœurs» (1988), film policier ultra-réaliste sur fond de guerre des gangs à Los Angeles. Son terrible sergent dans «Casualties of War» (1989) de Brian De Palma fait facilement oublier ses prestations moins convaincantes dans des films mineurs (la comédie «Nous ne sommes pas des anges / We're no Angels» (1989), de Neil Jordan, le drame urbain «State of Grace» de Phil Joanou, 1990).

Réalisateur de talent

Puis soudain, il annonce qu'il ne veut plus faire l'acteur, pour se concentrer sur la réalisation. Sa première œuvre, «The Indian Runner» (1991), histoire de deux frères (Viggo Mortensen et David Morse) qui se retrouvent des deux côtés de la loi, révèle en effet un talent majeur. Non seulement Penn y exorcise ses propres démons, mais il trouve d'emblée un style personnel, sous le patronage de Dennis Hopper et de deux disparus, John Cassa-

vetes et Hal Ashby. Enfant des années septante, Penn a su en retenir le côté résolument anti-establishment. Son deuxième film, «The Crossing Guard» (1995) avec Jack Nicholson, autre histoire douloureuse sur l'héritage de la violence, sera un pur chef-d'œuvre.

Difficile cependant de tirer un trait sur une compulsion transformée en talent reconnu. Penn surprend tout le monde en incarnant, méconnaissable, l'avocat d'Al Pacino dans le superbe «L'impasse / Carlito's Way» (1993) de Brian De Palma. Dès lors, il continuera à jouer quand il y trouvera de bonnes raisons, le plus souvent liées à des aînés qu'il admire. Ainsi, on a pu le voir dans «La dernière marche / Dead Man Walking» (1995) de Tim Robbins face à Susan Sarandon, «U-Turn» (1997) d'Oliver Stone face à Nick Nolte, «She's So Lovely» (1997) de Nick Cassavetes sur un scénario de feu John, «La ligne rouge / The Thin Red Line» (1998), sous la direction du légendaire Terrence Malick. Depuis 1990, il entretient une relation tumultueuse avec la belle Robin Wright, rencontrée sur le tournage de «State of Grace» et qui lui a donné deux enfants, Dylan et Hopper (ils ont fini par se marier en 1996). De leurs films en commun, seul «Hurlyburly» d'Anthony Drazan, d'après la pièce de David Rabe, n'est pas parvenu sur nos écrans.

Dans l'orbite de Woody

Après sa passionnante rencontre avec Woody Allen, Sean Penn déborde de projets : «The Weight of Water», le nouveau Kathryn Bigelow, «As I Lay Dying» du débutant Jerzy Kromolowski d'après William Faulkner, «Up at the Villa» de Philip et Belinda Haas. Comme réalisateur, il voudrait changer de registre en adaptant «L'autome du patriarche» de Gabriel Garcia Marquez, une satire sauvage de la dictature, avec Marlon Brando. A moins qu'il n'opte pour une adaptation de «La promesse» de Friedrich Dürrenmatt, avec Jack Nicholson, récit plus proche de ses obsessions. ■

d'une académie militaire, Sean Penn fait des débuts remarquables aux côtés de Tom Cruise. L'année suivante, il est la vedette de la comédie de collège «Fast Times at Ridgemont High» d'Amy Heckerling : aux Etats-Unis, son rôle de Jeff Spicoli, ado camé et délirant, devient «culte». Mais Penn a d'autres ambitions et c'est d'un travail forcené à la De Niro que naît sa performance dans «Bad Boys» (1983) de Rick Rosenthal, film sur la délinquance juvénile et les premières expériences de prison.

Puis, c'est l'attachant «Les moissons du printemps / Racing with the Moon» (1984) de Richard Benjamin, sur un trio d'amis séparés par l'amour et la deuxième guerre mondiale.

Dès lors, il commence à intéresser les grands cinéastes. Louis Malle l'emploie dans «Crackers» (1984), décevant *remake* du «Pigeon» de Mario Monicelli. John Schlesinger le choisit, avec Timothy Hut-